

clôs plus souvent qu'un *dangerieux* de Louis XIII ; il trichait au jeu, ni plus, ni moins que le chevalier de Grammont ; il écrivait du sentiment, et du pathos, à désespérer l'auteur de la carte de Tendre : il composait des vers musqués, des bouquets à Philis, qui auraient lutté de sottise avec le sonnet de M. Oronte ; pour comble de bonheur et de mérite, M. de Gayac avait, disait-on, renversé bien des têtes, effleurés bien des amours, papillonné sur bien des fleurs, gâté bien des réputations, et entre nous, messieurs, en voilà plus qu'il n'en faut, pour rendre un homme tout à fait charmant, tout à fait accompli, selon le monde... se-
on les femmes !

Le chevalier de Bligny et le baron de Gayac se prirent à courir après le bonheur, avec des chances et des façons inégales : le premier était un gentilhomme vraiment distingué ; le second n'était qu'un gentilhomme à la mode ; l'un n'osait rien, de peur de trop oser, et il échouait, à chaque scène de son intrigue amoureuse ; l'autre osait tout de peur d'être timide, et il réussissait à force d'audace ; il arriva précisément ce qui arrive, d'ordinaire, en pareil cas : le chevalier parla de sa passion, qui était sincère, et Mme de St-Yves le congédia le plus poliment qu'il lui fut possible ; le semillant baron parla de son fol amour, qui était un mensonge sentimental, et Mme de Saint-Yves le laissa dire de la meilleure grâce du monde.—En très peu de temps, le mariage de M. de Gayac avec la belle veuve fut arrangé de part et d'autre ; bientôt, les parens, les amis, les alliés, les protecteurs, firent conviés au château de Mme de Saint-Yves, pour procéder, solennellement à la signature du contract ; qui le croirait ? le baron trouva fort plaisant d'appeler, à cette cérémonie, son rival dédaigné, le pauvre chevalier de Bligny ; oui, il lui sembla du meilleur goût de contraindre un malheureux à parapher le premier acte officiel de son bonheur !... Tant pis pour lui, messieurs, et voici comment :

Quelques heures avant la réunion des deux familles au château, M. de Bligny quitta furtivement le salon de Mme de St-Yves, pour aller se distraire, rêver, et pleurer peut-être, à l'ombre et dans le silence du parc ; le voilà donc seul, marchant au hasard, les yeux au ciel, sans rien regarder, sans rien voir, à la douce manière des poètes et des amoureux... Tout à coup, l'infortuné rêveur jeta un cri à demi étouffé par la colère ; il s'appuya contre un massif de verdure, et il at tendit en tremblant de rage, M. de Gayac lui-même, qui s'avançait à petits pas et que fredonnait de sa voix la plus ridicule, cette naïve et admirable chanson

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville.
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie.
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris !
J'aime mieux ma mie, oh gay !
J'aime mieux ma mie !....

—Vous mentez, monsieur le baron s'écria le chevalier, en abordant M. de Gayac, et il se mit à fredonner à son tour »

Si le roi vous eût donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il vous fallût quitter
L'amour d'une mie,
Vous diriez au roi Henri :
Je garde votre Paris !
Prenez-moi ma mie, oh gay
Prenez-moi ma mie !....